

## L'ÉPIDÉMIE AURAIT DÉJÀ FAIT PLUSIEURS

# LE CHOLÉRA FAUCHE LES REFUGIÉS DU RWANDA

**A** la suite d'analyses réalisées à Paris, les premières confirmations de décès dus au choléra parmi les réfugiés rwandais des camps de Goma, au Zaïre, ont été faites hier. Selon les responsables humanitaires, des centaines de réfugiés en sont déjà morts. Le choléra est une maladie hautement contagieuse qui demeure avant tout le fléau des pauvres, lié à la misère et au sous-développement. En 1991, le choléra avait fait plus de 10 000 morts en Afrique, dont plus de 6 000 au Nigeria. Les mesures d'hygiène demeurent en pratique le meilleur moyen de stopper la progression d'une épidémie. Sa propagation est favorisée par les mouvements de population, les défaillances ou l'absence de réseaux sanitaires corrects (eau potable, égouts, latrines), d'hygiène (des mains et au niveau alimentaire), et de soins. L'agent du choléra, le «vibron cholerae», est une bactérie qui se transmet par voie digestive, par ingestion d'eau, de boissons ou d'aliments souillés, par des mains sales ou du matériel contaminé. Après une incubation de deux à cinq jours, la maladie débute par de violentes diarrhées vidant l'organisme de son eau. En l'absence de soins immédiats, cette déperdition de liquide est souvent mortelle. Quant aux vaccins disponibles, leur efficacité est loin d'être absolue.

Il s'en fut la guerre et ses massacres. La maladie les a rattrapés. Les centaines de milliers de réfugiés rwandais au Zaïre sont désormais sous la menace d'un terrible fléau. Le choléra a fait son apparition autour de Goma. Selon Médecins sans frontières (MSF), au moins 800 personnes y auraient déjà succombé et plus de 10 000 autres seraient atteintes. «L'épidémie a débuté, je peux le confirmer», annonce Paul-Henri Morard, le porte-parole du Comité international de la Croix-Rouge (Cicr), à Genève. Des analyses d'excréments de malades, réalisées dans un laboratoire français, ont effectivement révélé la présence du *vibrio cholerae*. Cette bactérie qui se transmet par l'eau de boisson ou les aliments souillés provoque, en quelques jours, de violentes diarrhées et une déshydratation rapide, bien souvent mortelle faute de soins.

Mais, d'ores et déjà, la situation sanitaire s'est sensiblement dégradée. Selon MSF, épuisement, dysenterie et déshydratation auraient entraîné la mort de plusieurs milliers de réfugiés, hier, dans la région de Goma. Face à une telle situation, l'organisation humanitaire lance un appel urgent. «Nous avons besoin très vite de médecins et d'infirmières disponibles pour une mission de trois mois», explique François Duhamine, de MSF. Par ailleurs, nous dégageons le maximum de gens engagés dans d'autres opérations pour aller renforcer les 200 personnes de nos équipes médicales déjà sur place. Mais tout cela ne suffira pas. Il nous faut aussi de l'argent, si nous ne voulons pas à nouveau être dépassés.»

Car le constat de faillite des organisations humanitaires est clair. Il leur a fallu près d'une semaine, à partir du début des réfugiés sur Goma, pour se mettre en branle. Au Haut-Comité aux réfugiés (HCR) des Nations unies, à Genève, Christine Bertiaume reconnaît le décalage. «Mais ce n'est pas dû à une intervention tardive. Il y avait des gens et du matériel sur place depuis longtemps. On a vraiment été dépassés par le nombre. Aucune organisation au monde ne sait répondre en vingt-quatre heures aux besoins de un million de personnes.» Même explication du côté du Cicr, où l'on n'hésite pas à affirmer que «l'humanitaire a atteint ses limites». En revanche, la Croix-Rouge refuse le terme de faillite humanitaire, en évoquant le dévouement des volontaires qui travaillent depuis des semaines sur le terrain, et «qui ont fait tout ce qu'ils ont pu» pour parler de faillite de la communauté internationale. «Nous avons annoncé publiquement et par écrit, il y a quinze jours, ce qui allait se passer. Personne n'a répondu, faute de volonté politique. C'est tout», assène le porte-parole du CICR.

Pour les sauveteurs, il s'agit désormais de parer au plus pressé. Et d'abord, de morceler la masse énorme de réfugiés qui avaient envahi Goma. Dans un tel contexte, chaque distribution d'eau ou de nourriture tournait à l'émeute, «un bordel indescriptible», commente un membre de MSF. La solution, éparpiller la foule en groupes géographiques. Selon le HCR, c'est en partie chose faite depuis hier. Les réfugiés se sont remis en route vers sept camps ouverts autour de la ville. Les principaux sites sont répartis entre 8 et 60 km au nord. Mungu peut accueillir 150 000 personnes, Katala, 300 000, Kibumba, 250 000, Mugunga, 50 000, et Lac-Vert, 60 000. Au total, le HCR assure pouvoir abriter plus de un million de personnes dans des conditions matérielles acceptables d'ici à quelques jours.

Le temps que les derniers réfugiés,

épuisés, gagnent leur lieu d'accueil désigné, et libèrent les routes engorgées par une véritable marée humaine. Le temps que la distribution d'eau propre se mette en place (lire ci-dessous). Le HCR dispose pour l'instant de 8 camions-citernes, là où il en faut 50 au plus vite, afin de fournir la ration de survie, estimée à 5 litres par jour et par personne. Le temps que le pont aérien du HCR achemine les 500 tonnes de vivres quotidiens nécessaires, même si personne ne sait vraiment si cet objectif vital est réalisable. Il faudrait en effet assurer 15 à 20 vols par jour dans des conditions de sécurité réduites.

Sans compter d'autres complications. Ainsi, l'hiouchine du Cicr qui assurait la liaison Zagreb-Sarajevo vient d'être affecté sur Nairobi-Bujumbura. Trop lourd, il ne peut se poser sur l'aéroport de Goma. Les 40 tonnes de chargement devront

donc être acheminées par la route, 100 km parcourus en une douzaine d'heures minimum. Le temps, enfin, de creuser, dans un sol volcanique désespérément dur, les 60 000 latrines indispensables pour lutter contre l'expansion de l'épidémie de choléra. «Il va falloir utiliser du matériel de forage là où d'habitude, une simple pelle suffit», déplore Christine Bertiaume. «On ne sauvera pas tout le monde», assure-t-on au HCR, malgré les campagnes massives de vaccination contre le choléra et la rougeole qui devraient être organisées très vite sous l'égide de l'Unicef.

Reste enfin la menace du volcan Nyiragongo (lire Libération d'hier), situé à 15 km au nord de Goma, en pleine zone d'accueil des réfugiés. Mais rajouter une catastrophe à une autre, qui donc oserait l'imaginer?

Guy BENHAMOU

## L'eau manque, la mort avance

A Goma, où le choléra vient d'apparaître, l'eau fait cruellement défaut. Des ressources existent dans la région, mais les camions-citernes sont rares.

Goma (Zaïre), envoyée spéciale

Hier, dans un camp, un vieil homme arrive appuyé sur son fils. Il se couche sur le sol. Quelqu'un lui dit que cet endroit-là est réservé aux malades, à ceux qu'on pourrait peut-être sauver s'ils ne sont pas trop épuisés, s'il y a assez de perfusion d'eau et de sodium. Sa place à lui se trouve là-bas, déjà du côté des morts. Le vieil homme se traîne. Son fils prend ses papiers, les lit une dernière fois, puis les jette par-dessus son épaule. Il saisit une natte, la ficelle autour de son père. «Tu verras, tu seras mieux.» Le vieil homme bouge encore, quand le fils s'en va sautant pardessus les cadavres.

Depuis quelques jours, à Goma et sur la route du nord, on circule avec un foulard sur le visage pour chasser l'odeur de charogne et conjurer le choléra qui vient de se déclarer. Dans les rues, on marche avec précaution pour éviter les cadavres. On mange, on boit, et soudain on se rend compte que juste à côté de soi, quelqu'un a les yeux blancs, les mains qui se serrent, la tête qui tombe. Alors, on bouge de quelques mètres. Peut-être que demain, on ne se déplacera même plus. Sur la route, dans les champs, à l'horizon, partout, des réfugiés, debout, assis, marchant ou allongés. Mike et Jacques, de l'association britannique Oxfam, sont chargés cet après-midi de monter deux citernes d'eau à Kibumba, un camp à 35 kilomètres de Goma, où affluent depuis dix jours plus de 1,5 million de Rwandais.

Mike est arrivé la veille. Avant lui, un autre devait s'occuper de la gestion de l'eau. «Il a été tellement dégoûté par la situation qu'il est reparti», dit un responsable d'Oxfam. Entre-temps, Médecins sans frontières tente de faire l'interim. «Je ne peux pas vous dire qu'on fournit de l'eau, nous sommes en situation d'échec», reconnaît Jean-Paul Louineau, de MSF.

N'importe quel bénévole de n'importe quelle ONG vous dira que l'eau est le premier problème des réfugiés, dont l'épidémie de choléra ne fait que renforcer la gravité et l'urgence. N'importe quel habitant de Goma vous dira aussi que c'est déjà le principal problème de la ville. Au bord du lac Kivu, ce n'est pas une question de quantité. De distribution plutôt. Vétuste, la Régie des eaux de Goma n'arrive à alimenter que la moitié de l'agglomération. Quelques poteaux témoignent du plan d'extension des conduites, entamé, voilà quelques années. Il n'a jamais été terminé et les poteaux servent aujourd'hui à l'électricité. «Mais même ceux qui ont des robinets n'ont parfois pas une goutte durant une semaine», explique un habitant. Alimenté par une centrale rwandaise, juste de l'autre côté de la frontière, le centre-ville de Goma était jusqu'à présent le mieux servi. Mais là aussi, la guerre a réduit le débit.

«Nous ne pouvons pas nous permettre de distribuer de l'eau aux réfugiés, quand la population locale va au lac», reprend Jean-Paul Louineau.

Ajouté à la volonté de la municipalité et des ONG d'évacuer les «déplacés» rwandais de la ville en danger, pas une goutte n'est du coup donnée en ville. On ne distribue plus que l'information: une camionnette équipée d'un mégaphone annonce que des camions-citernes se trouvent sur la route du Nord. «Nous espérons ainsi entraîner les réfugiés vers le camp de Katala, à 70 kilomètres de là, où il y a une rivière assez abondante», explique Johanna Grombach, responsable du CICR à Goma. Et pour y arriver, il faut traverser des terres volcaniques, avaries en sources. Sur la route, un premier ravitaillement est donc prévu par camion-citerne, à 15 kilomètres de Goma.

La 4 x 4 de Mike et Jacques vient d'y arriver. Sur deux kilomètres, des réfugiés font la file avec des bidons. Il n'y en aura pas pour tout le monde. «C'est cela l'horreur. On traîne jusque-là des gens épuisés pour leur dire qu'il ne reste plus rien», soupire le chargé de la distribution. Là aussi, ce n'est pas l'eau qui manque, mais les moyens de la transporter. MSF dit avoir recensé une dizaine de camions-citernes, en comptant ceux de l'armée française qui tournent de leur côté dans les camps. Le CICR en compte 5. L'Unicef, 8. En ville, on trouve bien quelques véhicules en renfort. Modeste, un garagiste de Goma pourrait par exemple en rajouter trois de 6 m<sup>3</sup> chacun, qu'il utilise pour transporter de l'essence. DMK, une société locale de produits pétroliers, en ali-